

Le menteur

1644, au théâtre du Marais, lequel brûle et est reconstruit cette année-là.

Lettre dédicatoire.

Le dédicataire n'est pas nommé. Il est probable qu'il est une fiction. En somme, la lettre dédicatoire du *Menteur* est un mensonge. Or elle contient une erreur importante qui pourrait bien être un mensonge pour rire : Corneille prétend que Sénèque et Lucain sont des Espagnols et que de ce fait (qui est faux), il a le droit de les piller en volant les thèmes, voire des parties, de leurs pièces, parce que les Français et les Espagnols sont en guerre.

La lettre commence par quelques phrases magnifiques, qui sont bien cornéliennes de fausse humilité et d'orgueil bien assumé. « Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire. À ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir ; j'ai fait *le Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvait la majesté du raisonnement, et la force des vers, dénués de

l'agrément du sujet ; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet, dénué de la force des vers. » Je trouve qu'il dit bien vrai : passer de *La Mort de Pompée* au *Menteur* produit pour ainsi dire une surprise, voire un choc épistémologique ou esthétique. Mais il y a plus, me semble-t-il. En rapprochant ces deux pièces, je suis encouragé à lire l'une par rapport à l'autre. Je dirai au moins ceci : ce rapprochement fait qu'en conséquence je cède tout à fait à ma tentation, soit de penser que le César de *La Mort de Pompée* est un fieffé menteur qui circonviendrait non seulement Ptolomée, le salaud, mais encore Cornélie la trop noble et Cléopâtre la trop amoureuse. En somme, je ne peux pas lire les tirades moralisantes, amoureuses et héroïques de César sans penser à celles de Dorante.

Si on examine bien la remarque sur les trois pièces précédentes, Corneille suggère que *Polyeucte*, pièce chrétienne, est une œuvre bien moins *pompeuse* que les pièces romaines qui la précèdent et suivent. Par ailleurs, il suggère aussi que *La Mort de Pompée* offrait une anecdote peu *agréable*. En conséquence, il suggère aussi que l'essentiel du plaisir qu'on trouve dans *Le Menteur* vient de l'anecdote. Je suis bien obligé de lui donner raison : à deux ou trois fois dans la pièce, je suis étonné par un événement qui évente les mensonges de Dorante, je me dis : « Mais comment va-t-il s'en sortir ? » Et chaque fois, au plaisir de la surprise s'ajoute le plaisir de le voir inventer plus fou encore. Je ne suis pas loin de voir en Dorante une sorte de version amorale de ce grand *menteur* qu'est Corneille.

Enfin et peut-être surtout, je retiens de cette lettre que Corneille reconnaît que pour autant qu'il est un artiste, il *vole* de ses prédécesseurs. Étant donné le débat important qui a entouré la question des sources de Corneille, et son originalité, il semble persister et signer :

pour lui, c'est un faux problème, et la critique est sans fondement quant à l'essentiel. En tout cas, on peut au moins lui donner raison en ce sens que *Le menteur* n'a rien, mais alors rien d'espagnol, que ce soit dans le ton, dans les personnages ou dans le lieu.

Au lecteur.

Ce texte appartient à la première édition de la pièce.

Corneille revient en insistant sur l'originalité de son texte. Et il se permet aussi de signaler à quel point l'anecdote, son fond et ses péripéties, doivent beaucoup à la créativité de Lope de Vega. De plus, il souligne à quel point un personnage respectable a pu apprécier la version du récit dont Corneille est l'auteur. En somme, il avoue qu'il fait de l'appropriation, mais il affirme aussi qu'il améliore ce qu'il a approprié. *Amazing Grace* est un joli motet du rituel anglican, mais les Noirs d'Amérique en ont fait un chef-d'œuvre émouvant qui leur appartient.

Examen.

Ce texte appartient à l'édition des œuvres complètes et donc est écrit bien des années après la création originelle.

Corneille signale qu'il y a un débat au sujet de l'auteur de la pièce espagnole, qui n'est peut-être pas Lope de Vega, et donc il corrige une erreur (un mensonge involontaire) dans les paratextes précédents. Mais c'est pour en profiter pour louer l'intrigue qui est la structure de l'œuvre. Encore et toujours, on entend un des principes esthétiques de Corneille : l'intrigue, sa complexité, les surprises qu'elle rend possibles, voilà

pour lui un élément du beau. Mettons qu'il indique encore et toujours son allégeance à l'esthétique rococo.

Comme il arrive souvent, Corneille souligne le fait que sa pièce ne respecte pas une règle proposée par les érudits. Je crois percevoir encore ici son dédain, modéré, pour cette façon d'évaluer une œuvre ; au fond, puisque les *a parte* sont souvent beaux, ou amusants, il les a gardés. Il en va de même pour l'unité du lieu et de temps.

Il rappelle même que dans la pièce espagnole, le héros (bien imparfait) est puni. Il me paraît que Corneille pourrait aller jusqu'à dire, et donc qu'il suggère ainsi, que sa pièce est bien meilleure et plus unie, du fait que jusqu'à la fin Dorante, le menteur éponyme, ment, et qu'il s'en tire. En revanche, que cela finisse en pleine tranquillité de tous côtés, me semble faux, ou encore bien peu valide en ce qui a trait au père trompé jusqu'à la fin.

Nulle part fait-on allusion au fait majeur que le roi de France est mort, et que le fils de Louis XIII ne règne pas en vérité sur le royaume, mais que la reine mère et le cardinal Mazarin sont au pouvoir et que la Fronde se prépare. Est-il possible que l'atmosphère politique qui devient de plus en plus agitée, de plus en plus dangereuse, soit l'occasion rêvée pour une bagatelle qui détourne des soucis ?

Mon résumé.

Acte I – Dorante, nouveau à Paris depuis Poitiers, explique à Cliton qu'il cherche des aventures amoureuses et qu'il voudrait quelques conseils. Il lui demande en particulier de l'aide pour aborder deux dames qui passent par là. / Clarice trébuche, Dorante

lui donne la main et ils échangent quelques finesses au sujet de son geste à lui et sa gratitude à elle. Dorante déclare tout de go qu'il est amoureux d'elle. / Pour expliquer sa présence à Paris, Dorante prétend qu'il revient d'Allemagne où il a fait la guerre pendant quatre ans avec courage et renommée et qu'il est amoureux de Clarice depuis un an. Cliton le critique de mentir aussi éhontément. Isabelle avertit Clarice qu'elle doit craindre qu'Alcippe apprenne qu'elle flirte. / Dorante décide que la plus belle des deux femmes est celle avec qui il a flirté et qu'elle s'appelle donc Lucrèce, selon les informations glanées par Cliton. / Alcippe et Philiste, amis de Dorante, discutent de ce qu'ils croient avoir été une aventure amoureuse de Clarice avec un amant inconnu (une galanterie [237]). Dorante prétend tout de suite qu'il est justement cet amant. / Dorante explique à Cliton qu'il ment pour séduire, et surtout pour séduire les femmes ; il compte sur leur ignorance et leurs préjugés pour les embobiner. Pour répondre aux critiques et avertissements de Cliton, Dorante prétend qu'il fait bien au fond et qu'il saura toujours s'en tirer.

Acte II – Clarice veut bien du mari que Géronte lui propose (son fils Dorante), mais elle voudrait le voir avant de se décider. Géronte lui donne raison et promet de le lui présenter, mais à distance pour qu'elle ne soit pas *compromise*. / Clarice se plaint qu'elle ne pourra pas vraiment connaître Dorante dans les conditions qui lui sont offertes. Elle doit tenir compte d'Alcippe par ailleurs, et se plaint de ce qu'il n'ait pas fait suivre ses assiduités amoureuses d'un mariage en raison des réticences de son père. Elle veut être prudente cependant. Isabelle suggère qu'elle parle avec Dorante sous apparence d'être Lucrèce. Elle accepte. / Alcippe accuse Clarice d'avoir reçu les galanteries de Dorante la nuit avant. Elle répond, en mentant, qu'elle ne le connaît pas du tout. Alcippe exige qu'elle s'engage auprès de lui.

Clarice se défile. / Alcippe décide de s'échapper devant Géronte et Dorante en attendant de pouvoir tuer son rival lors d'un duel. / Après avoir loué l'un et l'autre la beauté et l'énergie de Paris, le père et le fils parlent de mariage. Pour échapper à la proposition que Géronte veut lui imposer, Dorante invente une épouse imposée par ses imprudences. Géronte accepte la situation. / Dorante apprend à Cliton qu'il a menti, mais promet de lui livrer tous ses secrets à l'avenir. / Sabine, la servante de Lucrèce, apporte à Dorante un billet de Lucrèce, qui lui suggère un rendez-vous nocturne à la même place. Dorante triomphe. Cliton lui concède que si la voix est celle de la femme qu'il a baratinée, elle s'appelle bel et bien Lucrèce. / Dorante reçoit un second billet, cette fois pour fixer un duel. Dorante est fier d'avoir en un seul jour droit à une aventure amoureuse, une offre de mariage et un duel.

Acte III – Philiste se réjouit d'avoir empêché le duel entre les deux amis. À la demande de Dorante, Alcippe explique pourquoi il voulait se battre avec Dorante. Dorante le détrompe au sujet de son mensonge en inventant un nouveau mensonge. / Philiste montre à Alcippe qu'il n'a pas raison de douter de Clarice. Puis il lui apprend la vérité au sujet de la dernière nuit de Dorante, qui leur a menti. Il lui suggère de laisser Clarice se calmer avant de l'approcher de nouveau. / Clarice apprend d'Isabelle que Dorante, fils de Géronte, et Dorante l'homme rencontré dans la rue sont le même. Isabelle excuse Dorante en rappelant qu'il n'a fait que ce que bien d'autres ont fait. Clarice signale qu'il a aussi menti au sujet d'un rendez-vous nocturne. Isabelle y voit un signe que Dorante l'aime vraiment. Clarice lui apprend que selon le nouveau mensonge de Dorante, celui-ci est marié et que l'offre de mariage de Géronte est retirée. Clarice annonce qu'elle vient au rendez-vous pour confondre le menteur. / Dorante se place sous la

fenêtre de Lucrece. En plaisantant, Cliton souhaite que Dorante se fasse tromper par cette femme. / Dorante s'offre à Clarice alors qu'il croit qu'elle s'appelle Lucrece. Clarice lui rappelle qu'il est marié et elle lui révèle son passé d'étudiant et ses mensonges de jour précédent. Dorante prétend que son mariage est un mensonge pour détourner le projet de son père et qu'il l'a fait pour gagner Lucrece. Pour prouver son amour, il décrit Lucrece, en décrivant par erreur Clarice. / Cliton se moque de son maître dont les mensonges sont éventés. Mais Dorante n'abandonne pas : il prétend pouvoir trouver un moyen de gagner Lucrece, qui est de fait Clarice.

Acte IV – Dorante annonce qu'il veut soudoyer la servante de Lucrece. Dorante annonce à Cliton qu'il s'est battu contre Alcippe et qu'il l'a tué. / Arrive Alcippe, qui annonce que son père est arrivé et que le contrat de mariage entre Clarice et lui sera signé sous peu. / Dorante explique la présence de Dorante, qu'il est censé avoir été tué, par un remède qu'il avait en main et qu'il a utilisé pour sauver son ami blessé par lui. Il prétend qu'il en a une sorte spéciale et qu'on doit aussi utiliser une formule magique. / Géronte apprend à Dorante qu'il écrit au père de l'épouse (supposée) de son fils pour rencontrer la jeune femme. Dorante apprend à son père qu'elle ne pourra pas venir parce qu'elle est enceinte. Le père de Dorante accepte à mesure tous les autres mensonges qui accompagnent le nouveau. / Cliton signale à Dorante qu'il se complique la vie et que tôt ou tard, la vérité sortira, entre autres, à cause de ce que Lucrece et Clarice ont entendu. / Dorante cherche à soudoyer Sabine, et Cliton lui rappelle qu'elle aurait raison de prendre l'argent. Sabine accepte d'apporter une lettre de Dorante à sa maîtresse Lucrece. / Cliton cherche à s'allier avec Sabine. Celle-ci lui apprend que sa leçon n'était pas nécessaire et qu'elle feignait l'honnêteté. Aux questions de Cliton, Sabine répond que

Lucrèce est amoureuse de Dorante. Puis elle explique que sa maîtresse se défie de Dorante, parce qu'elle sait qu'il ment. Cliton prétend que Dorante est amoureux aussi, mais Sabine répond que le serviteur peut bien mentir pour un maître menteur. / Sabine informe Lucrèce des mots du maître et de son valet. Lucrèce est encore sur ses gardes et demande à Sabine de mentir à Dorante pour entretenir sa passion et la mettre à l'épreuve. / Clarice annonce qu'elle est satisfaite de s'être défait de Dorante et qu'elle sera bientôt l'épouse d'Alcippe. Les deux femmes discutent de la fidélité éventuelle de Dorante. Mais Lucrèce vérifie si Clarice est bel et bien guérie de son amourette avec Dorante. À la fin, Lucrèce continue sa stratégie de vérification de l'amour de Dorante.

Acte V – Géronte apprend de Philiste que son fils Dorante a peut-être menti. / Géronte se plaint de la fourberie de son fils et aussi de sa crédulité. / Géronte confronte son fils et lui dit sa méchanceté et son mépris pour son père. Poussé à bout, Dorante dit la vérité à son père, mais en nommant Clarice Lucrèce. Géronte cède encore une fois, mais en jurant que c'est la dernière chance qu'il accorde à son fils. / Dorante ne croit pas la colère de son père et l'ultimatum qu'il vient de prononcer. Il avoue qu'il n'est plus sûr de son amour pour Clarice, qu'il croit être Lucrèce et qu'il commence à désirer sa compagne Lucrèce, qu'il croit être Clarice. / Dorante demande à Sabine si sa maîtresse a reçu la lettre et comment elle l'a reçue. Sabine lui raconte le mensonge entendu avec Lucrèce. Tout de suite après, elle dit la vérité sur toute la ligne, et surtout elle avoue que Lucrèce aimera Dorante quand, et si, elle croira qu'il dit vrai. / Dorante dit à Clarice, qu'il croit être Lucrèce, tout l'amour qu'il a pour elle. Les deux femmes ne comprennent pas ce qui se passe. Ayant compris sa méprise, grâce à une information de Cliton, Dorante conte une nouvelle

histoire : il a trompé Clarice en faisant semblant d'être trompé par elle. Pendant ce temps, il annonce à Lucrèce qu'il n'aime qu'elle. Il prétend que la preuve de sa sincérité viendra de son père qui annoncera le contrat entendu avec le père de Lucrèce. Puis, il suggère à Clarice d'épouser Alcippe et qu'il a inventé son mariage à lui pour les protéger, lui et elle, contre une trahison. / Les deux femmes acceptent leur époux. Dorante promet de continuer de payer Sabine, laquelle n'en croit rien. Cliton tire la morale de la pièce ; le mensonge est un art nécessaire à la vie.

Le titre de la pièce vise Dorante, le menteur, voire le menteur idéal. Comme le dit son prénom, il est fait pour dorer tout. Mais au fond, la pièce présente une série de menteurs : Dorante est le plus évident des membres d'une confrérie. On pourrait certes dire que les mensonges de Dorante provoquent les autres à être des menteurs eux aussi. Mais il me semble que cela n'est pas tout à fait vrai : parce que les autres mentent pour leurs propres avantages et mentaient avant que Dorante ne mente et auraient menti même s'il n'avait pas menti. De plus, il y a au moins deux personnages qui sont pour ainsi dire des apôtres de la véracité, soit Géronte et Philiste.

En tout cas, la pièce aurait pu être appelée *Les Menteurs*, parce que les menteurs sont omniprésents, voire *Le Mensonge* parce que le récit permet de voir le mensonge sous toutes ses coutures ; c'est une sorte de document phénoménologique du mensonge. Corneille ne propose pas une définition de la chose et encore moins une condamnation (même si Philiste et Géronte sont les *adversaires* de Dorante, le menteur) ; il en fait une sorte de description totale : on y voit les sortes de mensonges, comment on ment, pourquoi on le fait, comment les autres tombent dans le panneau, ou les vecteurs de la

crédulité, comment réagissent les dupes. Et le tout finit avec quatre vers, dits par un des pratiquants du mensonge et des aides des mensonges de Dorante, des vers qui sont tout sauf une condamnation morale du phénomène représenté. « Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse ! / Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce. / Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir, / Par un si rare exemple apprenez à mentir. »

Je note que le mot *fourbe* ou *fourber* ou *fourberie* est presque aussi présent (il faudrait faire un décompte pour être sûr) que les mots *menteur*, *mentir* ou *menterie*. Je tiens à ce détail parce que je sais que vingt ans plus tard Molière créera une pièce qui porte le titre *Les Fourberies de Scapin*. Ou donc *Les Menteries de Scapin*. Et surtout parce qu'il me semble qu'on devine quelque chose des anthropologies, différentes, de Corneille et de Molière.

Il y a au moins deux non-fourbes : Philiste et Géronte. Philiste est intéressant parce que comme le dit son prénom, il est un ami : il connaît Dorante, il connaît Alcippe ; il sait bien que le premier ment, il prend soin de l'autre et l'aide à se détromper quand Dorante lui ment ; mais il ne s'indigne pas. Il n'en reste pas moins que j'ai une question à laquelle, me semble-t-il, Corneille n'offre aucun indice de réponse : pourquoi l'ami de tous est-il l'ami de tous ?

Géronte, le père de Dorante, est assez différent. Il est blessé par le comportement de son fils et le dit de façon éloquente. Mais il participe au moins un peu au mensonge : il se plaint par exemple d'être devenu menteur parce qu'il croit son fils et qu'il répète ses mensonges. « Ô vieillesse facile ! Ô jeunesse impudente ! / Ô de mes cheveux gris honte trop évidente ! / Est-il dessous le ciel père plus malheureux ? / Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ? / Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime, / Après m'avoir

fourbé, me fait fourber moi-même ; / Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur, / Il me fait le trompette et le second auteur.» Fort bien. Mais Géronte oublie que dans l'acte deux, alors qu'il organise le mariage de Dorante avec Clarice, il accepte de créer un mensonge pour satisfaire au désir de sa possible bru : Clarice se dit tout à fait prête à épouser Dorante (ce qui est au moins un peu un mensonge), mais elle voudrait le voir avant de donner son consentement final ; Géronte promet de lui montrer son fils en le faisant passer (sans qu'il en sache la raison véritable et donc pour une raison fausse) sous la fenêtre de la jeune femme. En somme, même si Géronte est un homme honorable, il ressemble au moins un peu à Abraham, le père de la foi, qui ment à son épouse et son fils quand il obéit à Yahvé et se prépare à sacrifier son fils. L'action d'Abraham est bien plus grave que celle de Géronte : il ment pour préparer le sacrifice de son fils aux volontés de son dieu, ce qui veut qu'il organise le sacrifice d'un innocent, un sacrifice dont il ne veut pas être tenu coupable.

Un dernier mot sur ce personnage : dans plusieurs des pièces précédentes, Corneille présente un vieux, un père de famille, qui manipule de jeunes personnes, et en particulier en jouant avec leurs sentiments amoureux, pour les dominer et leur faire faire ce qu'il veut, et surtout pour assurer son statut social et politique. Il me semble que cette pièce inverse tout à fait cette série : c'est un jeune qui manipule son père pour faire à sa tête et surtout pour vivre sa vie amoureuse à sa façon et hors des limites de la contrainte sociale. Ceci est sûr : Géronte, le père bon et un peu crédule, est celui qui est le plus méprisé dans cette pièce. Au moment même où il découvre la méchanceté de son fils, celui-ci lui ment encore une fois, et évidemment il s'en tire. En somme, et quand on pense aux tragédies précédentes de Corneille, le père droit, trop droit (le père de don Rodrigue ou le

père de Horace), qui est prêt à sacrifier son fils à son honneur, ce type est ridiculisé, voire son pouvoir est renversé. Et le dernier mot de la pièce est une apologie du mensonge, voire une incitation au mensonge. Or cela est dit par Cliton, dont le prénom pourrait rappeler l'honneur (bafouée) ou la (fausse) renommée.

Cette pièce a connu un très grand succès, et ce après le succès du *Cid* et des quatre pièces romaines. En revenant à ses premiers amours en théâtre, il est possible, il est probable que Corneille veut faire la preuve de sa domination de la scène française.

Encore une fois, Corneille se dépasse: la pièce est étourdissante, non seulement en raison des tromperies de Dorante, mais encore, en raison des renversements que Corneille produit. En tout cas, en amour, le mensonge est érigé en art; Dorante s'en tire à tout moment, et même à mesure qu'il est rattrapé par ses mensonges passés. Mais il n'est pas le seul qui ment: les femmes mentent, les serviteurs, et même les autres personnages secondaires. Mieux encore, les deux maîtresses exigent que les serviteurs mentent pour elles, parce qu'elles n'ont pas confiance en Dorante. Pourtant à la toute fin, on ne sait plus tout à fait comment, le fourbe héroïque s'en tire. Mais l'auditeur surtout est étourdi et charmé du fait de saisir à tout moment les illusions des uns et les fourberies des autres.

De plus, les serviteurs sont des manipulateurs qui fonctionnent à l'argent et qui l'avouent. Sabine utilise l'argent reçu de Dorante comme preuve de la vérité de son amour. (Que cela se fasse alors qu'elle trompe sa maîtresse, parce qu'elle suppose que Dorante sait qu'elle est la servante de Lucrèce, alors que cela est faux, que cela ait lieu donc est une autre couche à l'imbroglio.) Ces moments sont en un sens les moments les plus vrais de

la pièce. Car il faut qu'alors ils disent vrai, et même qu'ils le disent à leur maître.

Il y a donc, cela est patent, des moments qui parodient *Le Cid*. Cela suggère que Corneille est plutôt libre par rapport au sérieux éventuel de sa pièce si importante. On dirait qu'il tient à faire sentir qu'il est tout à fait libre, un peu comme Dorante. Pour le dire autrement, le dilemme cornélien est remplacé par le festival du mensonge.

Dès la première scène de l'acte un, Dorante ment, sinon par les mots, du moins par le costume ou les apparences : il cache son passé réel pour s'en donner un autre. Or ce mensonge en actes est commandé par le désir de séduire les femmes. Et tout de suite aussi, on saisit qu'il n'est pas un héros à la manière de don Rodrigue ou à la manière de Curiace, et les femmes, très tôt, se montrent bien peu semblables aux héroïnes des tragédies. Le contraste entre cette comédie et les pièces qui la précèdent est saisissant. De plus, il est tout de suite clair que Dorante cherche des aventures et des conquêtes, et que le mariage est le dernier de ses soucis. De plus, Cliton lui fait comprendre qu'il peut employer des moyens bien peu honnêtes (l'argent, ou la *libéralité*) pour arriver à ses fins. Il ajoute cependant qu'il faut user de ce moyen avec habileté.

Dans la suivante, Dorante déclare son amour et les deux font assaut d'esprit. Clarice est tout de suite attirée par les galanteries de Dorante, mais Lucrece ne dit rien. En tout cas, à la troisième scène, Dorante se met à mentir pour de bon en prétendant avoir été soldat en Allemagne, avoir une réputation de grand militaire et être déjà amoureux de Clarice.

Une des finesses de cette pièce et de la suivante est de mettre dans la bouche des serviteurs, et donc dans celle de Cliton, beaucoup de vérités, qu'elle soit particulière ou morale. Mais il y met aussi des bouffonneries comme la tirade de l'avantage d'avoir une femme muette (209-220). Dorante appelle cette bouffonnerie une incartade, soit un paradoxe, et donc une sorte de mensonge, du moins par rapport au bon sens ou à la morale.

Dorante est menteur en amour, comme on le voit depuis le début, mais dans la cinquième scène, on apprend qu'il est menteur aussi en amitié. Sans raison aucune, il se vante devant ses amis d'avoir été le galant qui a tenté de séduire Clarice. Le moins qu'on puisse dire est qu'il invente des récits avec verve ; mais on se demande pourquoi il le fait, en supposant que ses amis sont bel et bien ses amis. En tout cas, Philiste est tout de suite suspicieux : il semble connaître son ami et sa propension à se rendre intéressant (III.2.817-831), et surtout moins pris par la jalousie, il remarque qu'il y a des manques au récit de Dorante. Mais je remarque que Dorante ressemble au moins un peu à Corneille (voir 356-361) : il invente des scènes, des événements, des détails *vrais*, et il séduit par les paroles. C'est l'occasion de signaler que l'art de la scène et d'abord la dramaturgie sont des arts mensongers.

J'ajoute que Philiste porte bien son nom. Il faudrait donc examiner les noms de Cliton, de Clarice, de Lucrece et d'Alcippe. En tout cas, Dorante (celui qui dore, celui qui embellit) ressemble au personnage de Matamore dans *L'Illusion comique* : il ment pour le plaisir de mentir, croirait-on.

Dans la première scène de l'acte deux paraît le vieux père de Dorante, Géronte, qui porte le nom d'un personnage classique, celui du vieux facile à tromper. Mais je signale

qu'il n'est pas comme souvent, et surtout chez Molière, un père ou un vieux qui est un obstacle aux désirs des jeunes. Ce n'est pas du tout le cas dans cette pièce. Et j'y vois une différence fondamentale entre les deux auteurs comiques. Ils sont peut-être tous les deux des auteurs à fond machiavélien (avec leur apologie du mensonge et des entourloupettes), mais chez Corneille on dirait que la *virtù* est justifiée par la vie dans son ensemble et par le fait que les désirs doivent être satisfaits, alors que chez Molière, on trouve souvent de vieux prépondérants toqués qu'il faut trompés pour laisser l'amour (passion de jeunes) s'assouvir.

Je remarque que Géronte est très sensible à la beauté physique et donc au plaisir des yeux (388-396). En tout cas, il n'insiste pas sur les qualités morales de son fils. Je me demande si c'est parce qu'il le connaît un peu trop déjà. En tout cas, il me paraît une version presque comique des pères intransigeants et nobles des tragédies. Don Diègue et le vieil Horace et le gouverneur Félix sont bien loin : on a droit à un papa gâteau au fond.

Dans la suivante, on montre comment la situation incertaine et difficile de Clarice l'amène à créer à son tour une fiction et donc à utiliser le mensonge. C'est Isabelle qui le lui suggère, mais Clarice approuve tout de suite. L'une et l'autre sont sûres que Lucrece acceptera. En somme, *Le menteur* montre le mensonge comme une sorte de condition d'existence des humains : pour Dorante, parce qu'il aime bien paraître ; pour Clarice et pour les femmes en général, pour contourner les contraintes sociales. Je signale que même le vieux Géronte, qui me semble être le plus honorable des personnages, accepte de mentir au moins un peu en présentant son fils à Clarice sans que cel soit tout à fait clair.

Dans la suivante, Clarice reçoit Alcippe, il est clair pour le spectateur qu'elle ment au moins un peu à son amoureux. Corneille le présente de façon comique en la faisant prétendre que son père descend, au début et à la fin de la scène. Mais ce qui est clair, c'est que même si elle ne ment pas, ou ne ment pas beaucoup, elle ment quant à l'essentiel : elle est intéressée par la main de Dorante, mais sans vouloir abandonner la main d'Alcippe.

Comme Clarice refuse de se prononcer clairement, Alcippe décide de rompre avec elle et de se battre en duel avec son ancien ami et son nouveau rival. Mais comme Géronte arrive avec son fils pour le présenter (en cachette) à Clarice, il décide de s'échapper pour pouvoir mieux organiser le duel. Il y a donc chez lui une décision de mentir jusqu'à un certain point en cachant son projet de duel.

La conversation entre Géronte et Dorante est jusqu'à un certain point une parodie de la conversation entre don Diègue et don Rodrigue. « (Géronte) Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ? / (Dorante) Je chéris cet honneur bien plus que le jour même. » Sans doute, les situations dans les deux pièces sont bien différentes, mais malgré elles, le rapprochement est immanquable. Il y a donc une sorte de mise en abyme : la comédie est en même temps une parodie, et elle déboulonne une des scènes les plus célèbres de la tragédie. Or le père veut imposer au fils un mariage et non un duel. Or parce que Dorante s'est trompé au sujet du nom de Clarice, quand son père lui propose un mariage avec Clarice, Dorante est *obligé* de mentir pour échapper à la proposition de son père. Ce qui est clair : Dorante, nouveau don Rodrigue, refuse le devoir que lui impose son père, et plus tôt que d'être obéissant et respectable, il ment à son père et s'échappe en se

présentant comme un petit truand, qui séduit une femme sans la permission de son père, se fait prendre en flagrant délit de la façon la plus ridicule et doit subir la honte d'un mariage imposé. Pourtant son père accepte sa fiction et accepte sa supposée belle-fille.

Or dans le récit mensonger que fait Dorante, son épouse ment plusieurs fois à son père et d'abord le trompe aussi bien qu'elle le peut. De toute façon, le récit est une scène de Feydeau.

Dans la scène suivante, Dorante se vante d'avoir su tirer son épingle du jeu. Mais en appelant son père si bon et si patient un bonhomme, Dorante montre son mépris. Par ailleurs, en mentant un peu (soit en faisant de l'ironie), Cliton signale qu'il ne croit pas qu'il pourra connaître tous les mensonges de son maître.

Dans la dernière scène de l'acte, Dorante accepte sans plus de faire un duel avec son bon ami Alcippe. Le moins qu'on peut dire, c'est que le personnage est d'une vanité ridicule et au fond inhumaine.

Dans la première scène de l'acte trois, Dorante ment une autre fois à Alcippe en lui assurant qu'il ne peut avoir fêté l'amoureuse de son ami parce qu'elle n'est pas de Paris et qu'elle est mariée. Puis en quittant ses amis, il lui fait la morale : Alcippe ne devrait pas croire tout ce que son imagination lui suggère. Encore une fois, Dorante montre bien peu d'amitié pour ceux qu'il prétend être ses amis, et Alcippe surtout.

Dans la suivante, comme l'annonce son nom, Philiste se comporte en ami avec Alcippe. Il lui *montre* que Dorante a menti. Alcippe refuse d'abord de croire Philiste qui doit récidiver et le détromper tout à fait au sujet de Dorante. « La valeur n'apprend point la fourbe en son école : / Tout

homme de courage est homme de parole ; / À des vices si bas il ne peut consentir, / Et fuit plus que la mort la honte de mentir. / Cela n'est point. (Philiste) Dorante, à ce que je présume, / Est vaillant par nature et menteur par coutume. / Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité, / Et vous-même admirez notre simplicité : / À nous laisser duper nous sommes bien novices. / Une collation servie à six services, / Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux, / Tout cela cependant prêt en une heure ou deux, / Comme si l'appareil d'une telle cuisine / Fût descendu du ciel dedans quelque machine. / Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi, / S'il a manque de sens, n'a pas manque de foi. / Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage / Répondait assez mal aux remarques du page ; / Mais vous ? (Alcippe) La jalousie aveugle un cœur atteint, / Et sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.» Mais pour le faire, il doit non seulement expliquer le mensonge de Dorante, mais encore montrer que le dupé est un peu responsable de ce qui lui arrive ; or Alcippe reconnaît sa part dans le résultat malheureux et peut-être accepte-t-il contrairement à ce qu'il a dit d'abord que la vertu humaine est toute d'une pièce et qu'un honnête homme, courageux par ailleurs et donc digne d'être un ami, puisse être menteur aussi.

Dans la suivante, la leçon de Philiste est reprise par la suivante de Clarice. «(Clarice) Qu'il est fourbe, Isabelle. E(Isabelle) Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ? / Dorante est-il le seul, qui, de jeune écolier, / Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ? / Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne, / Et si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne^[15] ; / Sur chaque occasion tranchent des entendus ; / Content quelque défaite, et des chevaux perdus ; / Qui dans une gazette apprenant ce langage, / S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village, / Et se donnent ici pour témoins approuvés / De

tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés ! / Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée, / Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ; / Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain / Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main. / Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître, / Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être, / Et s'est osé promettre un traitement plus doux / Dans la condition qu'il veut prendre pour vous. » Isabelle se montre aussi perspicace de Philiste, mais elle a un je ne sais quoi que de plus réaliste encore : le comportement de Dorante ne lui paraît pas exceptionnel, et son amoralité lui semble bien humaine, et elle peut en donner une cause humaine. Il y a donc le point de vue d'un sage, disons, moral, et celui assez différent d'un sage qui ne ment pas du tout au sujet des êtres humains. Il me paraît significatif qu'Isabelle n'ait aucune prétention à la respectabilité sociale : on serait tenté de dire qu'elle voit clair pour cette raison même. Mais il est patent qu'elle se trompe elle aussi en suggérant que Dorante ment pour gagner Clarice et qu'il est derrière la proposition que Géronte a fait à Clarice.

Dans la suivante, les deux femmes se disent des demi-vérités ou des demi-mensonges. On comprend que Clarice veuille confondre Dorante le menteur. Mais il faut avouer qu'elle a elle aussi organisé un mensonge pour mieux connaître Dorante, et qu'elle le continue pour une tout autre raison : au fond, c'est un nouveau mensonge puisqu'il y a une nouvelle raison et elle se préparer ainsi à retourner à Alcippe. En somme, Clarice n'a pas le *droit* de juger Dorante et de le condamner ; elle lui est assez semblable.

Dans la suivante, Dorante se trouve sous la fenêtre de Lucrèce avec son fidèle Cliton, qui lui annonce sans le savoir ce qui est sur le point de lui arriver. « Mais, Monsieur, ce serait pour me bien divertir, / Si comme

vous Lucrèce excellait à mentir : / Le divertissement serait rare, ou je meure ! / Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ; / Qu'elle pût un moment vous piper en votre art, / Rendre conte pour conte, et martre pour renard : / D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes. / (Dorante) Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes : / Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins, / Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins. / Mais la fenêtre s'ouvre, approchons. » Or c'est ce qui se passera, mais selon une tout autre logique, et d'abord parce que Clarice n'est pas Lucrèce et le dupe pour pouvoir le confronter. Corneille se permet donc de dire à ses spectateurs quelque chose de ce qui se passera chez eux en voyant le dupeur dupé. Et je note que Dorante annonce à sa façon ce qui arrivera, soit comment il se sortira du piège dans lequel il va bientôt tomber. De plus, il énonce les qualités intellectuelles et morales nécessaires pour être un bon menteur. Ainsi, on explique au public pourquoi il prend plaisir aux mensonges de Dorante et on le dédouane jusqu'à un certain point. Mais je ne peux m'empêcher de penser que Corneille est en train de faire sa propre louange pour autant qu'il est un menteur artistique. C'est assez spectaculaire quand on y pense.

Dans la suivante, on représente la supercherie des femmes. Mais Corneille est étourdissant de finesse : Dorante croit que Clarice est Lucrèce ; il est sous la fenêtre de Lucrèce qu'il croit être Clarice. « Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie / Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie. / Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux ! / C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ; / C'est une longue mort ; et pour moi, je confesse / Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce. / Clarice, à Isavelle) Chère amie, il en conte à chacune à son tour. / (Lucrèce, à Clarice) Il aime à promener sa fourbe et son amour. » Je crois entendre des phrases que

pourrait prononcer César dans *La Mort de Pompée*, quand il prétend tout faire non pas pour acquérir le pouvoir politique et se venger de ses adversaires, mais par amour pour Cléopâtre, comme le ferait un chevalier servant. Si j'ai raison, on a ici une autre parodie que Corneille fait d'une de ses tragédies. Ou un clin d'œil qu'il fait à une partie de son public pour confirmer ce qu'il montrait, mais en le cachant, dans la pièce précédente. En tout cas, ici, il montre deux femmes qui ne se laissent pas duper par ce que raconte le faux amoureux.

Dans la suivante, on est de nouveau étourdi parce qu'on doit saisir à la fois comment Dorante ne sait pas ce qu'il dit ou plutôt à qui il le dit, comment Lucrèce et Clarice reçoivent différemment sa déclaration d'amour à Lucrèce. Il arrive même que Clarice peut lui dire sous le masque de Lucrèce que Dorante a été galant avec Clarice. Alors Dorante peut dire, enfin sincère, que quiconque prétend cela est un menteur, mais il se trompe de tout au tout.

Dans la dernière scène de l'acte trois, on est encore étonné : tout va mal, et pourtant Dorante croit encore être capable de s'en tirer.

Dans la première scène de l'acte quatre, comme un peu partout dans le texte, Corneille s'assure que son spectateur sait quelle heure il est et où on se trouve. Il y a donc chez lui le souci de satisfaire les acharnés des règles (et avant qu'ils ne puissent se plaindre).

Par ailleurs, il y a une reprise par Dorante d'une nouvelle dimension de ce qu'on pourrait appeler le réalisme de la pièce, soit la vénalité des êtres humains. « Je me suis souvenu d'un secret que toi-même / Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême : / Un amant

obtient tout quand il est libéral. / (Cliton) Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal : / Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette. / (Dorante) Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ; / À lui faire présent mes efforts seraient vains : / Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains ; / Et bien que sur ce point elle les désavoue, / Avec un tel secret leur langue se dénoue : / Ils parlent, et souvent on les daigne écouter. / À tel prix que ce soit, il m'en faut acheter. / Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre, / Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ; / Et ce sera hasard, si, sans beaucoup d'effort, / Je ne trouve moyen de lui payer le port. » Certes, Dorante prétend qu'il y a une différence entre les gens de bonne nature et les petites gens. Mais il me semble que l'action de la pièce indique que le mensonge est pour ainsi dire un aspect de la vie par lequel on jette un regard plus dur sur les comportements humains. Pour le dire autrement, cette représentation du mépris du huitième commandement est susceptible de se généraliser pour en couvrir qui viennent avant et après.

Or Dorante ment pour ainsi dire sans raison quand il prétend qu'il a assassiné Alcippe. On dirait qu'il suffit qu'on lui en offre l'occasion pour qu'il crée une histoire dont il est le centre. Encore une fois, je me dis que Corneille fête le plaisir de la fiction.

Dans la suivante, Dorante apprend que le père d'Alcippe est enfin arrivé. Ce détail est important pour le spectateur : la situation se corse, parce que Clarice sera obligée de choisir entre Alcippe et Dorante. Ce qui veut dire en plus que les mensonges de Dorante devraient éclater en public pour de bon.

Dans la suivante, Cliton se plaint que Dorante lui ment même à lui. Et pour répondre à cette accusation tout à

fait justifiée, Dorante invente d'autres mensonges. Cliton ne le croit pas du tout et le plaisante.

Dorante dit en a parte à quel point il méprise son père. Le personnage est vraiment malhonnête. Or il prétend au contraire être tout à fait dans son droit et mesure les événements à ses désirs sans plus.

Dans la suivante, on peut penser que le père de Dorante est un peu naïf: il accepte à mesure les mensonges invraisemblables et incohérents de son fils. En tout cas, la scène ne fait rien pour qu'on trouve Dorante plus respectable.

Cliton est la voix du bon sens, mais comme pour Isabelle, il n'est pas celle de l'indignation morale. Quand il condamne son maître, c'est parce qu'il prétend que ces mensonges lui causeront à la longue des soucis bien graves, et parce qu'il est pour ainsi dire impossible que la vérité ne sorte pas tôt ou tard.

S'il fallait une autre preuve de son amoralisme, ou de son réalisme, il suffirait du discours que Cliton fait à Sabine. Je note qu'il se prend en exemple: Sabine devrait prendre l'argent parce que lui, Cliton, qui a le même rôle qu'elle, le ferait.

Dans la suivante, on apprend que la leçon de Cliton n'était pas nécessaire et qu'au fond, Sabine est aussi rusée que lui et qu'elle sait mentir en plus. Cliton continue son travail de serviteur en cherchant de savoir ce qu'il en est du cœur de Lucrece. Je remarque que Cliton me paraît plus honnête que son maître. Mais les deux serviteurs se parlent, mais ne se comprennent pas, parce que la Lucrece dont parle Sabine est la vraie, alors que celle dont parle Cliton est Clarice, dont il croit qu'elle porte le nom *Lucrece*.

Dans la suivante, où se rencontre Cliton et Sabine, on soulève la difficulté de la réaction de Lucrèce : pourquoi aime-t-elle un homme aussi menteur que Dorante ? Certes, cela justifierait un peu de prudence, mais mieux encore la décision de se détourner de ce méchant garçon. Cela est d'autant plus problématique que l'action de Sabine, commandée par Lucrèce, est sans aucun doute une trahison de son amie Clarice.

Lors de la scène entre Lucrèce et Sabine, Sabine prétend qu'elle a pris l'argent de Dorante pour vérifier si ce dernier aimait pour de vrai. « (Lucrèce, après avoir lu) Dorante avec chaleur fait le passionné ; / Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné, / Et je ne suis pas fille à croire ses paroles. / (Sabine) Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles. / (Lucrèce) Il t'a donc fait présent ? (Sabine) Voyez. (Lucrèce) Et tu l'a pris ? / (Sabine) Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits, / Et vous mieux témoigner ses flammes véritables, / J'en ai pris les témoins les plus indubitables ; / Et je remets, Madame, au jugement de tous / Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous, / Et si ce traitement marque une même commune. » Il faut sans doute ou bien que Sabine ait menti à Cliton quand elle explique son geste, ou bien qu'elle mente à sa maîtresse ici. En revanche, Lucrèce est loin d'être naïve comme Géronte : elle doute d'emblée des mots doux que lui a écrits Dorante. De plus, elle invente tout de suite une ruse pour tester Dorante.

Dans la scène suivante, les deux amies ne sont pas tout à fait honnêtes l'une avec l'autre, ni au sujet du passé ni au sujet du présent ; les deux femmes se disent des demi-vérités ou des demi-mensonges. Mais l'une et l'autre sont d'accord qu'il faut être prudent avec le menteur. Le jeu des analyses est étourdissant, encore et

toujours : le moins qu'on puisse en tirer est que les gens mentent (ou se mentent, ou font les deux) à peu près tout le temps. Et Lucrèce se montre encore et toujours rusée et prudente.

Dans la première scène de l'acte cinq, Géronte apprend par Philiste que Dorante lui a menti au sujet de son épouse et de leur enfant. Mais il préfère penser que Philiste lui ment pour protéger son ami de la colère de son père. C'est délirant. Philiste est vraiment un bon ami. En tout cas, s'il avertit le père du vice de son fils, il ne le dénonce pas tout à fait.

Dans la scène suivante, la tirade de Géronte, déjà citée, ne peut pas ne pas toucher le spectateur. Du coup, il doit juger Dorante avec sévérité. Mais la suite de la pièce détrompe le spectateur qui croirait que les imprécations du vieillard auront une sorte d'effet magique, ou qu'elles annoncent le rétablissement de la règle morale.

Dans la scène suivante, on a encore droit à une parodie du *Cid*. (Et à la fin, on entend une parodie des imprécations du vieil Horace dans *Horace*.) Mais les remarques de Géronte sont tout à fait justes : il y a une différence entre la supériorité ou la grandeur sociale acquise par la pure et simple naissance et la vertu véritable qui appartient aux gens qui sont nobles pour ainsi dire par nature. Au fond, il y a un jeu entre les deux sens du rang naturel. Et, me semble-t-il, Géronte a tout à fait raison de prétendre qu'en un sens, son fils n'est pas son fils. « Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert, / Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd. / Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ; / Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire ; / Et dans la lâcheté du vice où je te vois, / Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi. » Mais le Don Diègue du *Menteur* n'aura pas gain de

cause. Et *La Suite du menteur* le prouvera encore mieux, si c'est possible.

Par une ironie magnifique, quand Dorante dit la vérité, il ne dit pas ce qui est. Car, depuis le début, il croit que Clarice s'appelle Lucrèce. Géronte est bon encore une fois, mais il jure qu'il assassinera son propre fils si cette fois il ment encore. Géronte prend les tons du vieil Horace dans la tragédie de Corneille. Or ce qui arrivera détruit la grandeur des mots de Géronte : son fils le trompera encore une fois lorsqu'il sera détrompé.

Fidèle à lui-même, Dorante, véritable enfant gâté, ne croit pas les paroles de son père et même avoue qu'en mariant Lucrèce/Clarice selon les désirs de son père, il est déjà, on ne sait pas pourquoi, plus attiré par Clarice/Lucrèce. Il prétend qu'il a parlé avec passion de son amour, qui n'est plus aussi sûr, pour tromper son père.

Dans la suivante, Sabine ment d'abord comme on le lui a commandé. Mais elle trahit ensuite sa maîtresse en disant la vérité, et explique à Dorante que Lucrèce l'aimera quand elle croira qu'il dit vrai.

Dans la suivante, quand Dorante dit son amour à Clarice, qu'il croit être Lucrèce, il dit faux pour qu'elle croie qu'il dit vrai et qu'il est véridique. Or les deux femmes sont abasourdies. Tout à coup, Dorante se rend compte que celle qu'il appelle Lucrèce est de fait Clarice et que la femme qu'il commence à aimer est bel et bien Lucrèce. Suit une scène étourdissante où tous les personnages mentent plus ou moins les uns aux autres.

Je crois même que Dorante menace Clarice de révéler à Alcippe que Clarice était sur le point de se donner à

Dorante et donc à trahir son *fiancé*. Ce qui est sûr : personne n'est bien honnête parmi ces honnêtes gens.

Dans la scène finale de la pièce, Géronte (et sans doute Alcippe) arrive pour sceller les deux mariages, mais sans savoir ce qui vient de se passer et donc en se faisant tromper une dernière fois. Les deux dernières répliques de jeunes femmes sont des mensonges, qui parodient la soumission féminine et des passages cruciaux des tragédies précédentes de Corneille, où la fidélité et le respect de l'autorité est le moteur apparent du drame.

La Suite du Menteur

1644, au théâtre du Marais.

Lettre dédicatoire

Cette lettre est très importante. Mais il faut signaler, d'abord, qu'elle est comme dans le cas de la lettre dédicatoire du *Menteur*, une fausseté : Corneille ment quand il prétend adresser son texte à un dédicataire à qui il annonce, dans l'envoi, sa soumission. Ou, si l'on veut, il se soumet à lui-même, plutôt qu'à un dédicataire, qu'il a inventé.

Pour ce qui est du fond de la lettre, Corneille énonce quelques-unes de ses thèses fondamentales, et il le fait pour la première fois de façon très claire. Ces principes sont les suivants : les règles de l'art dramatique servent à encadrer la poursuite des moyens qui produisent la fin de l'art ; cette fin est de plaire ; les autres fins, celles que

les experts prétendent appartenir à l'art dramatique, et à l'art en général, surtout la fin morale ou pédagogique, est secondaire, voire accessoire.

Il ajoute cependant que cette fin fondamentale, soit de produire du plaisir par la représentation, peut et même doit être accompagnée d'une autre fin, soit de susciter une sorte de leçon de morale. Si l'on veut, en comédie, il adhère au principe du « *castigat ridendo mores* ». Mais il le fait de deux façons qui s'ajoutent, ou plutôt, me semble-t-il, qui remplacent la prétendue règle qu'il faut que les bons soient récompenser et les méchants punis, ou encore qu'il y a ait une leçon morale claire qui soit imposée au récit. Il s'agit des sentences morales et de la révolusion devant le vice. Selon Corneille, les sentences morales bien frappées et bien placées doivent servir à réveiller la vérité morale dans l'âme des spectateurs et même, comment dire, peuvent les aider du fait d'orner leur mémoire. Mais, et c'est surtout là, que je le trouve intéressant et assez original, il prétend que la représentation juste des personnages, de leurs caractères et donc de leurs vices et vertus, fera pour ainsi dire l'essentiel de l'éducation morale : l'admiration pour les bons, et le dégoût pour les vicieux, est fondée en nature, et la représentation artistique ne fait que soutenir ce qui est là bien avant l'effet moral qui est comme un exercice qui entretient une qualité naturelle. Le théâtre doit offrir « la naïve peinture des vices et des vertus. Pourvu qu'on les sache mettre en leur jour, et les faire connaître par leurs véritables caractères, celles-ci se feront aimer, quoique malheureuses, et ceux-là se feront détester, quoique triomphants. Et comme le portrait d'une laide femme ne laisse pas d'être beau, et qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'original n'en est pas aimable pour empêcher qu'on l'aime, il en est de même dans notre peinture parlante : quand le crime est bien peint de ses couleurs, quand les imperfections sont bien

figurées, il n'est point besoin d'en faire voir un mauvais succès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter ; et je m'assure que toutes les fois que *Le menteur* a été représenté, bien qu'on l'ait vu sortir du théâtre pour aller épouser l'objet de ses derniers désirs, il n'y a eu personne qui se soit proposé son exemple pour acquérir une maîtresse, et qui n'ait pris toutes ses fourbes, quoique heureuses, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on se corrige avec soin, si l'on veut passer pour honnête homme.» Je trouve admirable la tournure «peinture parlante» pour dire le théâtre. Et je note l'expression «honnête homme» qui jouera un si grand rôle dans *La Suite du menteur*.

Je remarque qu'à la fin du texte, Corneille parle d'une autre figure de l'utile que produit le théâtre, soit la purgation des passions. Mais il faut noter au moins deux choses : cette tournure est tirée d'Aristote et de l'effet de la représentation tragique, et pas du tout de la représentation comique ; or il s'agit ici d'une comédie. De plus, pour autant que je peux le comprendre, Corneille comprend cette expression autrement que le fait Aristote. J'ajoute qu'il n'essaie pas du tout de dire la question qui me semble nécessaire d'aborder, soit de quelles passions la représentation comique opérerait la purgation.

Tout en étant intéressé par la question des règles (au point où il en invente même quelques-unes que ces adversaires n'osent pas lui imposer), tout en connaissant, croit-il mieux que ses adversaires les positions des deux grandes autorités en la matière, soit Aristote et Horace, tout en prouvant par son érudition qu'il connaît très bien la pratique des Anciens et comment elle peut contredire les règles que ses adversaires proposent, Corneille n'est pas du tout soumis à ces règles quand il s'agit d'écrire et de créer

une pièce : il est en tout moment un praticien qui mesure son œuvre à son succès effectif d'abord.

Examen

Corneille propose une série de raisons pour expliquer le peu de succès de cette pièce. Il ajoute même des suggestions de règles esthétiques à celles qu'on utilisait pour ainsi dire par esprit de système et de façon dogmatique. J'en tire au moins la confirmation que pour Corneille la pièce est moins satisfaisante que la précédente.

Mon résumé.

Acte I – Cliton découvre Dorante en prison, et ils expliquent l'un et l'autre ce qui les a conduits de Paris à Lyon par des chemins et des aventures différentes. / Lyse, la suivante de Mélisse, apporte de l'argent à Dorante et une lettre de sa maîtresse qui prétend être amoureuse de lui. Cliton s'éprend de Lyse, qui le tient à distance. / Cliton critique la prétention amoureuse de Dorante et lui raconte comment leurs fredaines passées sont devenues matière à comédie. / On introduit Cléandre dans la cellule de Dorante. Ce dernier prétend que le nouveau prisonnier n'est pas l'assassin du duel qu'il a interrompu. / Cléandre se présente à Dorante et promet de l'aider à sortir de prison. / Cliton apprend que Dorante a menti pour sauver Cléandre qui est bel et bien l'assassin de Florange. Après s'être moqué de son maître, Cliton est envoyé avec une lettre pour Philiste qui devra faire sortir Dorante de prison.

Acte II – Lyse rapporte à sa maîtresse ses impressions de Dorante. Quand Mélisse prétend aimer Dorante, Lyse se moque d'elle et lui rappelle l'existence de Philiste. /

Cléandre apprend à sa sœur que Dorante l'a sauvé lors de son arrestation par le prévôt. Il demande à sa sœur de l'aider à récompenser son sauveur. / Mélisse imagine une sorte de piège amoureux qui lui permettra d'évaluer l'amour de Dorante pour elle, soit de lui offrir son image et voir comment il réagira. / Alors que Cliton rappelle le passé de Dorante, Philiste promet de tout mettre en marche pour faire libérer Dorante. / Dorante suggère que Mélisse, la dame mystérieuse, peut ne plus intéresser Dorante. / Lyse explique que sa maîtresse ne peut pas venir tout de suite rencontrer Dorante. Il lui dérobe le portrait qu'elle porte avec elle et s'extasie. Dorante prétend qu'il pourra faire refaire le portrait de Mélisse à la place de Lyse. / Devant l'enthousiasme de Dorante, Cliton prétend que le portrait est un faux et signale que Dorante a menti une deuxième fois.

Acte III – Cléandre se réjouit de savoir Dorante hors de danger, et l'invite chez lui pour passer la nuit. Il est surpris d'apprendre que Mélisse a fait parvenir à Dorante un portrait d'elle. / Cliton suggère que Cléandre est irrité parce que le portrait est celui de son épouse. Il se moque des poésies de son maître adressées au portrait. / Lyse entre dans la cellule de Dorante et redemande le portrait de Mélisse. Dorante refuse, mais offre de dédommager Lyse. Mélisse explique pourquoi la maîtresse de Lyse a donné ce portrait à Lyse. Mélisse se révèle à Dorante, qui est ravi. / Philiste voit partir Mélisse. Dorante lui ment pour protéger l'anonymat de son amante. Philiste lui apprend qu'il a pu le faire libérer grâce au témoignage de quelques-uns de ses amis. / Cliton signale à Dorante qu'il a menti pour une troisième fois.

Acte IV – Mélisse reconnaît devant Lyse qu'elle est tout à fait amoureuse de Dorante. Lyse la plaisante. / Cléandre prétend que Dorante méprise la beauté des femmes de

Lyon. Il demande le portrait de Mélisse pour le lui montrer. Elle évente son mensonge, se défend et lui ment à son tour en prétendant qu'elle n'a jamais vu Dorante. / Mélisse se plaint de l'attitude de son frère, et Lyse lui explique pourquoi il pourrait être irrité et pourquoi elle pourrait être irritée de ce qu'a fait Dorante en montrant son portrait. / Philiste ayant conduit Dorante à Bellecour, Dorante se rend compte que Philiste aime Mélisse. / Mélisse avoue son amour à Philiste en pensant que c'est Dorante. Cliton crie au meurtre, ce qui arrache les deux hommes de dessous la fenêtre de Mélisse qui s'inquiète. / Dorante revient et parle avec Mélisse en lui mentant. Elle fixe un rendez-vous pour le lendemain. / Dorante et Cliton mentent à Philiste qui revient devant la maison de Mélisse. / Les deux s'entendent sur la tactique à entreprendre à l'avenir.

Acte V – Cliton et Lyse négocient leur amour en badinant. Ils mettent aussi au clair les sentiments de Cléandre, de Mélisse et de Dorante. / Dorante entre et annonce qu'il doit partir et renoncer à l'amour de Mélisse. / Dorante annonce à Mélisse qu'il doit la quitter par devoir d'honnête homme. / Philiste entre et découvre Dorante et Mélisse fort troublés. / Ayant appris enfin la situation, Philiste se désiste et chacun peut se marier.

Quelques remarques.

Cette suite est bien peu une suite. Sans aucun doute, Corneille réussit à lier les deux intrigues par des raccords explicites, et même à deux reprises, au début et à la fin de son récit, par des mises en abyme plutôt réussies, elles aussi au début et à la fin du récit, de façon à prétendre avec vraisemblance que les personnages de la seconde pièce sont bel et bien ceux de la première. Mais Dorante a changé de caractère

puisqu'il ne ment plus, du moins c'est ce qu'il dit ; mais surtout, il est bien moins léger ou plus sérieux dans *La Suite du menteur*. De plus, le personnage de Cliton comme le signale Corneille, est devenu le porteur du comique et remplace donc Dorante. Enfin, l'intrigue amoureuse est bien plus simple puisque Mélisse n'a aucune rivale, ce qui est bien différent de ce qui arrive dans *Le menteur* et dans les comédies précédentes.

Pour revenir à Dorante, il semble clair que son art de mentir n'est plus une sorte de choix de vie, ou de lubie personnelle ; il prétend même s'être réformé ou ne plus être un étudiant, ou dirait-on aujourd'hui un adolescent inconscient. Aussi, il est perçu par les autres comme un honnête homme plutôt séduisant. Mais, du moins au début, il est encore un homme bien peu recommandable : il a abandonné une femme, il est violent et inconséquent. Et de plus à mesure qu'on avance dans la pièce, il ment de plus de plus, en justifiant ces *exceptions* à sa nouvelle règle de vie.

Le passage du *Menteur* à la *Suite du menteur* me semble souligner encore une fois le rôle du mensonge dans la vie : tous les autres personnages, ou peu s'en faut, mentent. Or Dorante prétend être devenu un honnête homme, et en fait la preuve à quelques reprises en raison de ses assauts de générosité dignes d'un héros cornélien typique ; il ment pourtant au moins quatre fois dont on fait le décompte et qu'on souligne (et même au moins une cinquième qui n'est pas signalée). Et Cliton, qui a pourtant promis qu'il ne mentirait jamais comme le fait son maître le fait aussi. Or tous les autres personnages mentent aussi. Or à l'*apologie* du mensonge, s'ajoute dans cette pièce, une présentation de plusieurs autres dures remarques sur la vérité de la vie avec les autres. Car les responsables de la loi sont reconnus par tous comme des filous avec autorité ; cette comédie

amoureuse a comme fond le meurtre d'un amant par un autre et un meurtre laisse impuni au moyen d'un complot ourdi par des gens d'honneur, comme ils le disent eux-mêmes ; et tout cela est proposé comme une partie de la vie d'un homme honnête. Il paraît clair que Corneille retourne à un thème de ses comédies, soit que le monde de l'apparence et celui de la réalité sont bien difficiles à distinguer, parce que les humains ne sont pas assez intelligents ou trop crédules, mais aussi parce que le mensonge fait partie du mode convenu de gérer le monde, alors que la violence et l'égoïsme sont des données essentielles de la vie humaine.

La pièce est intéressante pour autant qu'elle propose des mises en abyme (il y en a au moins trois, me semble-t-il, dont deux avec *La Menteur*). À la fin, on atteint une finesse qu'on ne retrouvera que dans *L'Impromptu de Versailles* de Molière. Je signale que Corneille a quand même choisi d'en enlever une, la toute dernière qui est peut-être la plus explicite.

Dans la première scène de l'acte un, Cliton raconte comment on a réagi à la fugue de Dorante, comment on l'a expliqué et comment il n'y croyait rien. « Mais quand j'eus bien pensé que j'allais à mon âge / Au sortir de Poitiers entrer au mariage, / Que j'eus considéré ses chaînes de plus près, / Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits : / L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse ; / Je crus qu'il fallait mieux employer ma jeunesse, / Et que quelques appas qui pussent me ravir, / C'était mal en user que sitôt m'asservir. / Je combats toutefois ; mais le temps qui s'avance / Me fait précipiter en cette extravagance ; / Et la tentation de tant d'argent touché / M'achève de pousser où j'étais trop penché. / Que l'argent est commode à faire une folie ! / L'argent me fait résoudre à courir l'Italie. / Je pars de nuit en poste, et d'un soin diligent / Je quitte la maîtresse, et j'emporte

l'argent.» Pour sa part donc, Dorante est brutalement clair au sujet de ce qu'il a fait (il ne ment pas, du moins à Cliton) et ne montre aucun remords : il percevait le mariage comme une prison et il s'est échappé en volant sa femme et son père. Le fait qu'il soit en prison alors qu'il raconte cela ne peut pas manquer d'affecter celui qui l'écoute et le spectateur. Et pourtant, je le répète à peu près tous les autres personnages trouvent Dorante, et le disent, honnête homme. Et cela inclut Philiste qui est le personnage sage et honnête de la pièce précédente. Il y a quelque chose qui m'échappe, à moins que Corneille ne veuille présenter le fond des choses humaines sans ménagement moral, mais en ironisant féroce-ment.

Dans la suivante, Dorante reçoit l'argent et la lettre de Mélisse, la sœur de Cléandre. Tout est commenté et parodié par Cliton. Il est remarquable à quel point est Cliton parle et commente à mesure. Il a sans aucun doute (ses interventions nombreuses et plus longues ne peuvent pas manquer d'être perçues pour ce qu'elle sont) un rôle bien plus important que dans la pièce précédente et d'abord parce qu'il est pour ainsi une parodie ambulante de son maître. Sans doute, on peut deviner que Corneille a décidé de donner plus de place au personnage en raison du succès que le comédien Jodelet a connu dans *Le Menteur*. Encore une fois, je trouve des signes que Corneille est non seulement un dramaturge, comme dire littéraire, mais encore un homme de métier, qui tient compte de la réputation de la troupe, des attentes du public et ici des talents des comédiens. Mais encore une fois, il me semble qu'il y a là un élément plus important, ou plus significatif.

La déclaration amoureuse de Cliton adressée à Lyse est farfelue, cela va presque sans dire : ses raisons d'aimer ne tiennent pas la route ; sa passion, qui ressemble à un

coup de foudre amoureux, est trop précipitée pour qu'on puisse y croire ; d'ailleurs, la première intéressée n'y croit pas vraiment. « Je meure, ton humeur me semble si jolie, / Que tu me vas résoudre à faire une folie. / Touche, je veux t'aimer, tu seras mon souci : / Nos maîtres font l'amour, nous le ferons aussi. / J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire ; / Je coucherai de feux, de sanglots, de martyre ; / Je te dirai : " Je meurs, je suis dans les abois, / Je brûle..." » (Lyse) Et tout cela de ce beau ton de voix ? / Ah ! si tu m'entreprens deux jours de cette sorte, / Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte ; / Si tu me veux en vie, affaiblis ces attraits, / Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits. / (Cliton) Tu sais même charmer alors que tu te moques. / Gouverne doucement l'âme que tu m'excroques. / On a traité mon maître avec moins de rigueur : / On n'a pris que sa bourse, et tu prends jusqu'au cœur. » Mais justement il me semble que ces extravagances portent, mais comme silencieusement ou ironiquement (ironie qui appartient à Cliton, mais aussi à Corneille) sur les déclarations amoureuses de Dorante et de Mélisse. Encore mieux, il me semble que Corneille mine les déclarations amoureuses, déjà problématiques, de ses pièces précédentes.

Dans la suivante, Cliton prétend que les événements décrits dans la pièce précédente sont bel et bien devenus les éléments d'une pièce de théâtre. « On y voit un Dorante avec votre visage ; / On le prendrait pour vous : il a votre air, votre âge, / Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint, / Et paraît, comme vous, adroit au dernier point. / Comme à l'événement j'ai part à la peinture : / Après votre portrait on produit ma figure. / Le héros de la farce, un certain Jodelet, / Fait marcher après vous votre digne valet ; / Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole, / Et nous avons tous deux appris en même école : / C'est l'original même, il vaut ce que je

vaux ; / Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux ; / Et tout autre que lui, dans cette comédie, / N'en fera jamais voir qu'une fausse copie. / Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air ; / Philiste avec Alcippe y vient vous accorder ; / Votre feu père même est joué sous le masque. / (Dorante) Cette pièce doit être et plaisante et fantasque. / Mais son nom ? (Cliton) Votre nom de guerre, *Le menteur*. (Dorante) Les vers en sont-ils bons ? fait-on cas de l'auteur ? » La mise en abyme est forte. Il me semble qu'on en est même amené à supposer que si ce qui est dit dans cette pièce est vrai, la pièce précédente n'est pas une fiction, mais un récit pour ainsi dire historique. En même temps, le comédien Jodelet présent sur scène dans un Lyon fictif peut parler d'un autre Jodelet qui jouerait à Paris, et même prétendre que son rôle est celui du héros de la pièce. Et Corneille peut même se présenter pour ainsi dire de biais pour autant qu'il est l'auteur d'une pièce à succès.

Dans la suivante, Dorante prétend qu'il sait d'emblée que Cléandre est un honnête homme et décide donc à partir de ce « coup de foudre amical » de mentir pour le sauver. Ce geste précipité, ce mensonge commandé par un coup de tête ressemble beaucoup à ce qui arrive à Dorante au début du *Menteur*. Et plus tard, on reviendra à quelques reprises sur cette prétention anthropologique d'une sorte de nature des gens honnêtes et d'un sens particulier qui leur permet de se reconnaître et surtout peut-être qui justifie qu'ils s'excluent des règles morales ordinaires. En tout cas, en un instant, on retrouve le personnage menteur et fantasque de la pièce précédente. Ce que Cliton ne manque pas de signaler à son maître.

Dans la suivante, le geste de Dorante lui mérite l'amitié immédiate de Cléandre. Évidemment, il n'est pas du tout question du fait qu'il y a donc mensonge et qu'on a trompé les autorités et que l'assassin ne sera jamais

trouvé. Et cela, ce silence, me semble-t-il problématique, est encore là à la fin de la pièce. Ce qui fait que l'idée de l'honorabilité de ces deux personnages est assez ridicule, ou difficile à défendre, et mérite donc tous les sarcasmes de Cliton dès ici... Et sans doute de Corneille.

Dans la dernière scène de l'acte un, Cliton se moque de Dorante. « Je ne sais où j'en suis, et deviens tout confus : / Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus ? / (Dorante) J'ai vu sur son visage un noble caractère, / Qui me parlant pour lui, m'a forcé de me taire, / Et d'une voix connue entre les gens de cœur / M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur : / J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme. / (Cliton) Et c'est ainsi, Monsieur, que l'on s'amende à Rome ? / Je me tiens au proverbe : oui, courez, voyagez ; / Je veux être guenon si jamais vous changez : / Vous mentirez toujours, Monsieur, sur ma parole. / Croyez-moi que Poitiers est une bonne école ; / Pour le bien du public je veux le publier ; / Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier. » Il me semble qu'il y a là une ruse de la part de Corneille : il se moque ainsi non seulement de son personnage, mais encore de la morale classiste qu'il prétend être le fond de son action. En tout cas, en lisant ce passage, on peut mettre en doute la remarque faite dans l'Examen. « L'effet de celle-ci [*La Suite du menteur*] n'a pas été si avantageux que celui de la précédente [*Le menteur*], bien qu'elle soit mieux écrite. L'original espagnol est de Lope de Véga sans contredit, et a ce défaut que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agréments sont dans la bouche du maître. L'on a pu voir par les divers succès quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, et les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. » Comment croire que Corneille n'est pas tout à fait conscient de la vanité de son personnage qui se prétend honnête homme ?

Comment ne pas penser qu'il voit bien et fait voir que ceux qui lui répondent et lui donnent raison (pas Cliton) sont tout aussi vaniteux et intéressés que lui ? Et je me mets à songer à ce titre et à son exposition dans les *Maximes* de La Rochefoucauld, qui a sans aucun doute été un des spectateurs de cette pièce.

Dans la première scène de l'acte deux, Mélisse prétend être déjà amoureuse de Dorante. Ses raisons sont peu de choses et tombent, à mon sens, sous la parodie de Cliton envers Dorante. Ce qui vaut pour l'un vaut pour l'autre. « Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime. / Si vous vous engagez, il s'engage de même, / Et se forme de vous un tableau si parfait, / Que c'est lettre pour lettre et portrait pour portrait. / Il faut que votre amour plaisamment s'entretienne : / Il sera votre idée, et vous serez la sienne : / L'alliance est mignarde, et cette nouveauté, / Surtout dans une lettre, aura grande beauté, Quand vous y souscrirez pour Dorante ou Mélisse : "Votre très humble idée à vous rendre service." / Vous vous moquez, Madame ; et loin d'y consentir, Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir. / (Mélisse) Je ne me moque point. (Lyse) Et que fera, Madame, / Cet autre cavalier dont vous possédez l'âme, / Votre amant ? (Mélisse) Qui ? (Lyse) Philiste. » Comme on le voit, Lyse, elle aussi, se moque de sa maîtresse, ou du moins elle a de la difficulté à la prendre au sérieux ; en tout cas, elle lui rappelle qu'elle a déjà un amoureux dans la personne de Philiste. À la fin, elle prétend que les amoureux en général sont bien bizarres et ne se comportent pas selon le bon sens. On devine qu'elle se comporterait plus rondement et plus simplement. Et cela sera confirmé par la suite de la pièce.

Dans la suivante, Mélisse trouve un tour pour mieux connaître les sentiments de Dorante à son égard. Lyse

est impressionnée ; Mélisse prétend que c'est l'amour qui l'a instruite.

Dans la suivante, Philiste, qui reconnaît que Dorante était un menteur, mais qui prétend qu'il était un honnête homme malgré tout, explique comment il va s'organiser pour sortir son ami de prison. « Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire ; / Mais sans plus l'écouter, parlons de votre affaire. / Elle me semble aisée, et j'ose me vanter / Qu'assez facilement je pourrai l'emporter : / Ceux dont elle dépend sont de ma connaissance, / Et même à la plupart je touche de naissance ; / Le mort était d'ailleurs fort peu considéré, / Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré. / Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aie à apprendre / Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre. / Ne vous attristez point cependant en prison ; / On aura soin de vous comme en votre maison : / Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place, / Et sitôt que je parle il n'est rien qu'il ne fasse. » Il me semble que tous peuvent voir qu'il y a ici un aveu qu'on manigancera et qu'on usera d'influence pour faire traiter Dorante, l'honnête homme, autrement qu'on ne l'aurait fait pour un autre. Sans prétendre que Corneille fait là un procès dramatique de l'injustice systémique de son époque, le portrait qu'il fait à travers la stratégie de Philiste suppose que le principe de la loi égale pour tous est un beau concept, mais qu'il a peu de réalité.

Dans la suivante, les railleries de Cliton montrent que Dorante est moins grand monsieur qu'il ne le prétend, du moins en ce qui a trait à Mélisse, qu'il ne connaît pas et qui pourrait moins lui plaire à l'avenir, maintenant qu'il est sûr de sortir de prison sans son aide « Cliton, je la tiens belle, et m'ose figurer / Qu'elle n'a rien en soi qu'on ne puisse adorer. / Qu'en imagines-tu ? (Cliton) J'en fais des conjectures Qui s'accordent fort mal avec

vos figures. / Vous payer par avance, et vous cacher son nom, / Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon. / À voir ce qu'elle a fait, et comme elle procède, / Je jurerais, Monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide, / Peut-être l'une et l'autre, et vous a regardé / Comme un galant commode, et fort incommode. (Dorante) Tu parles en brutal. (Cliton) Vous, en visionnaire. / Mais si je disais vrai, que prétendez-vous faire ? (Dorante) Envoyez et la dame et les amours au vent. / (Cliton) Mais vous avez reçu : quiconque prend se vend. / (Dorante) Quitte pour lui jeter son argent à la tête. / (Cliton) Le compliment est doux et la défaite honnête.» Le fond de l'argument de Cliton est qu'il ne joue pas de rôle et qu'il voit les choses comme elles sont plutôt que de faire comme Dorante, le « visionnaire » (avoir des visions, c'est se mentir), qui les imagine plus belles qu'elles ne sont et qui se prétend plus honnête qu'il n'est. Au fond, Cliton fait l'apologie du réalisme et prétend qu'en gros, son maître se paie de mots pour s'imaginer plus moral qu'il n'est. Se payer de mots ou payer les autres de mots, c'est mentir.

Dans la suivante, Dorante ment pour garder le portrait de Mélisse. Mais il ne faut pas oublier que Lyse le fait aussi, et ce parce que sa maîtresse le lui a ordonné. Au cas où ce n'est pas déjà clair, on est de nouveau dans l'atmosphère des premières comédies de Corneille. Mais pas dans celle qui précède immédiatement ; car *Le menteur* est d'une tout autre facture que *La Suite du menteur*, qui en un sens n'en est pas du tout une suite. Ce qui fait que le titre de la seconde pièce est faux. Au moins un peu...

Dans la dernière scène de l'acte deux, Cliton continue de détromper son maître au sujet de cette femme mystérieuse et au sujet de lui-même et de son honnêteté. Décidément, la pièce appartient à Cliton, et je trouve

Corneille bien dur de prétendre que les remarques du suivant sont des bouffonneries froides.

Dans la première scène de l'acte trois, Cléandre et Dorante échangent des compliments entre honnêtes hommes, mais en s'assurant que leurs deux crimes (assassinat, mensonge aux autorités) ne soient pas connus. « Mais si cette amitié par l'amitié se paie, / Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie. / La vôtre la devance à peine d'un moment ; / Elle attache mon sort au vôtre également ; / Et l'on n'y trouvera que cette différence, / Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnaissance. / (Dorante) N'appellez point faveur ce qui fut un devoir : / Entre les gens de cœur il suffit de se voir. / Par un effort secret de quelque sympathie / L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie : / Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est, / Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt. / (Cliton) Par exemple, voyez, aux traits de ce visage / Mille dames m'ont pris pour homme de courage, / Et sitôt que je parle, on devine à demi / Que le sexe jamais ne fut mon ennemi. » Comme on le voit, Cliton, une sorte de fou du roi, dit la vérité en disant des bêtises (il est le fou du roi Lear, ou une image de lui) : au fond, il rappelle qu'il n'est pas beau, même s'il le dit, tout comme ces deux messieurs ; et il suggère que cette sympathie de nature entre les honnêtes gens dont ils prétendent faire partie et qui sont les *victimes* des gens moins bien, tout cela est une supercherie. Je note que ces reproches moqueurs n'ont aucun effet. Et je me dis que Corneille devait se dire la même chose au sujet des éventuelles critiques qu'il faisait entendre. Je conclus que Cliton peut être perçu comme une sorte de porte-parole de Corneille. Et j'ajoute qu'il prévoit qu'on ne l'entendra pas plus qu'en entend Cliton. Et au fond, le peu du succès de *La Suite du Menteur* lui donnerait alors raison.

Cléandre, qui se dit lui aussi ami de Philiste, projette déjà d'offrir sa sœur à Dorante et donc de trahir Philiste, comme il l'avouera tantôt. Oh là, là ! Or la scène prend fin avec une trahison de Dorante (qui montre le portrait de la dame, qu'il avait promis de tenir caché) et Cléandre lui ment, en disant qu'il ne reconnaît pas la dame dans le portrait alors que c'est sa sœur. En somme, Cliton a raison de se moquer de ces honnêtes hommes et de leur prétention de vertu et de noblesse et de droiture.

Dans la suivante, Cliton souligne que Dorante, par bêtise ou par indifférence, a trahi la dame dont il a le portrait. Et il se moque de son maître en parodiant ses stances amoureuses.

Dans la suivante, qui est au centre de la pièce, on a droit à l'échange de promesses amoureuses brûlantes entre Dorante et Mélisse. Il faut s'en souvenir quand on entendra les échanges savoureux entre Lyse et Cliton. Encore une fois, on a droit alors à une parodie, voulue en partie par Cliton et cette fois avec Lyse, mais surtout écrite par celui qui fait parler l'une et l'autre.

Dans la suivante, suis-je le seul qui trouve bien trop heureux que quatre amis de Philiste aient vu le duel, mais sans identifier Cléandre, et soudain apparaissent pour témoigner en faveur de Dorante. « Comme je vous quittais avec peine à vous croire, / Quatre de mes amis m'ont conté votre histoire. / Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas ; / Ils vous ont vu courir, tomber le mort à bas, / L'autre vous démonter, et fuir en diligence : / Ils ont vu tout cela de sur une éminence, / Et n'ont connu personne, étant trop éloignés. / Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnés, / Et plus tôt de beaucoup que je n'osais prétendre. / Je n'ai point perdu temps, et les ai fait entendre ; / Si bien que sans chercher d'autre éclaircissement, / Vos juges m'ont

promis votre élargissement. / Mais quoiqu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre, / Il faudra caution, et je serai la vôtre : / Ce sont formalités que pour vous dégager / Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger ; / Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble. / Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble ; / Dans un moment ou deux vous y pourrez venir ; / Nous aurons tout loisir de nous entretenir, / Et vous prendrez le temps de voir votre lingère. / Ils m'ont dit toutefois qu'il serait nécessaire / De coucher pour la forme un moment en prison, / Et m'en ont sur-le-champ rendu quelque raison ; / Mais c'est si peu mon jeu que de telles matières, / Que j'en perds aussitôt les plus belles lumières.» Quoi qu'il en soit du rôle de Philiste dans cette affaire, il est clair que les juges sont impressionnés par le statut social de ces messieurs et que la justice institutionnelle a deux poids deux mesures. Mais quel étrange personnage, quel mystérieux personnage que Philiste.

Dans la dernière scène de l'acte trois, le décompte des mensonges, et le déboulonnement de Dorante par Cliton, continue. Pour s'en sortir, Dorante finit avec une *escobarderie*, ou une théorie de la restriction mentale, dont tout jésuite serait fier. « (Cliton) Quelle conversion ! (Dorante) Tu fais bien le sévère. / (Cliton) Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire : / J'aurais trop à compter. (Dorante) Conserver un secret, / Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret ; / L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose. / (Cliton) Ce n'est qu'autre prétexte et non pas autre chose. / Croyez-moi, vous mourrez, Monsieur, dans votre peau, / Et vous mériterez cet illustre tombeau, / Cette digne oraison que naguère j'ai faite : / Vous vous en souvenez, sans que je la répète. / (Dorante) Pour de pareils secrets peut-on s'en garantir ? Et toi-même, à ton tour, ne crois-tu point mentir ? » En somme, Pascal aurait pu lire ou relire *La*

Suite du menteur avant d'écrire ses *Provinciales* : il est un Clitton indigné, ou Clitton un Pascal comique. Il n'en reste pas moins qu'au moment même où Clitton, en moraliste qui résiste aux escobarderies, dit son fait à Dorante, Dorante dit une vérité morale, ou amoral, ou anthropologique, dont Corneille a déjà fait la *démonstration* artistique : il est impossible de vivre sans mentir.

Dans la première scène de l'acte quatre, Mélisse explique qu'elle adore Dorante, comme elle le dit, et cela du simple fait de l'avoir vu pendant quelques minutes. « (Lyse) Vous l'aimez ? (Mélisse) Je l'adore. (Lyse) Et croyez qu'il vous aime ? / (Mélisse) Qu'il m'aime, et d'un amour, comme la mienne, extrême. / (Lyse) Une première vue, un moment d'entretien, / Vous fait ainsi tout croire et ne douter de rien ! / (Mélisse) Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre, / Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre : / Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir, / Sème l'intelligence avant que de se voir ; / Il prépare si bien l'amant et la maîtresse, / Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse. / On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment : / Tout ce qu'on s'entre-dit persuade aisément ; / Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles, / La foi semble courir au-devant des paroles : / La langue en peu de mots en explique beaucoup ; / Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup ; / Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent, / Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent. / (Lyse) Si, comme dit Sylvandre, une âme en se formant, / Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aimant, / La sienne a pris le vôtre, et vous a rencontrée. (Mélisse) Quoi ? tu lis les romans ? (Lyse) Je puis bien lire *Astrée* ; / Je suis de son village, et j'ai de bons garants / Qu'elle et son Céladon étaient de nos parents. » Mélisse, il faut le noter, mime sans le savoir le discours

amoureux et le discours amical de Dorante : il y a une nécessité naturelle, qui fait que des cœurs bien nés se reconnaissent tout de suite et que les liens qui se créent alors sont solides et sûrs comme par un décret cosmique ou divin. Lyse plaisante en montrant comment les propos de Mélisse lui viennent de ce qu'elle a lu, soit l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé ; elle prétend même qu'elle y vit et qu'elle y a appris à vivre. L'intertextualité de cette pièce trouve donc une autre figure, cette fois un passage de l'œuvre de Corneille à celle qui informe l'imaginaire de ses spectateurs. Il me semble que les premières comédies romantiques de Corneille profitaient toutes d'allusions aux romans pastoraux en particulier pour les remettre en question et pour montrer comment la vie amoureuse est un domaine rempli de mensonges, de violences et de manipulations. En somme, il s'attaquait à la naïveté des amoureux, ou plus exactement à la naïveté de ces écrits qui décrivent les illusions amoureuses en les idéalisant. Encore une fois, donc un suivant, cette fois Lyse plutôt que Cliton, parodie les envolées amoureuses d'un personnage supérieur, cette fois Mélisse. En gros, encore une fois donc un discours réaliste, exprimé avec humour, contredit le discours entendu d'une personne qui s'imagine supérieure et joue une sorte de comédie.

Dans la suivante, Cléandre ment à sa sœur et Mélisse ment à son frère. Mais surtout peut-être, l'un prétend diriger le cœur de l'autre, alors que la jeune femme prétend qu'elle est tout à fait soumise à son frère et qu'elle fait et fera ce qu'il exige. Or les deux font ainsi en oubliant tout à fait la passion de Philiste que les deux connaissent bien. Le fait qu'ils n'en parlent pas est encore plus parlant que s'ils en avaient discuté : la passion de Cléandre pour Climène (qui est derrière le meurtre de Florange) et la passion de Mélisse pour

Dorante sont les seules données dont ils tiennent compte.

Dans la suivante, les deux femmes discutent alors que Mélisse s'irrite contre son frère et pardonne tout à Dorante. « (Lyse) Devait-il exposer ce portrait à ses yeux ? / Je le tiens indiscret. (Mélisse) Il n'est que curieux, / Et ne montrerait pas si grande impatience, / S'il me considérerait avec indifférence ; / Outre qu'un tel secret peut souffrir un ami. / (Lyse) Mais un homme qu'à peine il connaît à demi ! / Mélisse) Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre / Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre. / (Lyse) L'amour excuse tout dans un cœur enflammé, / Et tout crime est léger dont l'auteur est aimé. / Je serais plus sévère, et tiens qu'à juste titre / Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre. / (Mélisse) Ne querellons personne, et puisque tout va bien, / De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien. » Lyse ayant montré en le nommant un défaut de Dorante, Mélisse le lui pardonne. Lyse peut donc montrer qu'il y a une sorte d'aveuglement amoureux qui agit à plein chez Mélisse. D'ailleurs, cet aveuglement favorable à Dorante est l'envers de son aveuglement au sujet de Philiste : ce dernier ne peut rien faire de bien, parce que Mélisse ne l'aime pas. Ceci du moins est clair : encore une fois, un discours amoureux enflammé, conforme aux recettes littéraires, est mis à mal par un autre plus réaliste.

Dans la suivante, alors que Dorante ment encore à Philiste, il découvre que ce dernier est amoureux de Mélisse et est troublé. Tout de suite, Cliton imagine une tactique pour éloigner Philiste et laisse Dorante avec Mélisse.

Dans la suivante, Dorante se révèle à Mélisse qui explique qu'elle croyait parler à Philiste. Elle le renvoie à

une rencontre chez Cléandre, ce qui trouble encore plus Dorante, ce qu'il accepte faute de pouvoir s'expliquer. Il n'en reste pas moins que les deux amoureux se mentent beaucoup dans cette scène.

Dans la suivante, Philiste avoue à Dorante, mais sans le savoir, que Mélisse l'a traité mieux qu'en tout autre temps. Cela devrait calmer les inquiétudes de Dorante.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Cliton reconnaît qu'il est devenu un menteur comme son maître (d'ailleurs, sa prestation dans la scène précédente était remarquable). Mais il apprend qu'on ne peut pas, pas encore, être véridique avec Philiste et Cléandre. « Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter : / Tout est perdu pour moi, s'il me va tout conter. / De quel front oserais-je, après sa confiance, / Souffrir que mon amour se mît en évidence ? / Après les soins qu'il prend de rompre ma prison, / Aimer en même lieu semble une trahison. / Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéresse, / Je rougis en secret de servir sa maîtresse, / Et crois devoir du moins ignorer son amour¹ / Jusqu'à ce que le mien ait pu paraître au jour. / Déclaré le premier, je l'oblige à se taire ; / Ou si de cette flamme il ne se peut défaire, / Il ne peut refuser de s'en remettre au choix / De celle dont tous deux nous adorons les lois. » Pour sa part, Dorante prétend que parce qu'il est un honnête homme, il doit tout faire pour cacher (et donc qu'il doit mentir) sa relation avec Mélisse. Encore une fois, le récit rend problématique la thèse fondamentale de Dorante à son sujet, soit qu'en cessant de mentir (ce qu'il ne fait pas) il est un parfait honnête homme, soit un homme honnête, alors qu'il manigance et qu'il cherche à prendre aux autres parce qu'il veut se satisfaire. Cette remarque finale, soit que Philiste sera obligé d'avoir un comportement noble si on le coince, cette remarque me

semble importante pour interpréter ce qui arrivera dans le dernier acte.

Dans la première scène de l'acte cinq, Cliton parle d'amour, mais il parle aussi de la satisfaction des mains et de lèvres et non seulement des âmes. « Écoute : je n'ai pas une âme intéressée, / Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée. / Aimons-nous but à but^[3], sans soupçon, sans rigueur : / Donnons âme pour âme et rendons cœur pour cœur. / (Lyse) J'en veux bien à ce prix. (Cliton) Donc, sans plus de langage, / Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage ? (Lyse) Pour l'âme et pour le cœur, tant que tu les voudras ; / Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas : / Un amour délicat hait ces faveurs grossières, / Et je t'ai bien donné des preuves plus entières. / Pourquoi me demander des gages superflus ? / Ayant l'âme et le cœur, que te faut-il de plus ? / (Cliton) J'ai le goût fort grossier en matière de flamme : / Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'âme ; / Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit / Et de l'âme et du cœur, si le reste ne suit. » On peut sans doute prétendre qu'il n'y a là qu'une sorte de badinage qui sert à alléger la pièce. Mais certes, ces deux personnages servent de *déboulonneurs* des opinions de leurs maîtres. En conséquence, il me semble que Corneille fait entendre ici quelque chose de crucial au sujet de l'amour, soit sa dimension sexuelle (au moins, et peut-être sa dimension financière, puisque les mains servent depuis le début à dire l'argent).

Dans la suivante, je note que les deux suivants résistent aux déclarations dramatiques de Dorante, désespéré. Le même *message* passe par toutes sortes de figures : les honnêtes gens vivent dans un monde de fiction, d'images convenues et de sentiments faux.

Dans la suivante, Dorante expose son dilemme. « (Mélisse) Vous me quittez ! ô ciel ! Mais, Lyse, soutenez : / Je sens manquer la force à mes sens étonnés. / (Dorante) Ne croissez point ma plaie, elle est assez ouverte : / Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte. / Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs / Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs. / On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes, / On redouble ma flamme, on redouble mes peines ; / Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser / Me donnent seulement plus de fers à briser. / (Mélisse) Donc à m'abandonner votre âme est résolue ? / (Dorante) Je cède à la rigueur d'une force absolue. (Mélisse) Votre manque d'amour vous y fait consentir. / (Dorante) Traitez-moi de volage, et me laissez partir : / Vous me serez plus douce en m'étant plus cruelle. / Je ne pars toutefois que pour être fidèle ; / À quelques lois par là qu'il me faille obéir, / Je m'en révolterais, si je pouvais trahir. » Il faut être aveugle pour ne pas entendre les paroles ampoulées, les jeux rhétoriques et les sentiments contraires du dilemme cornélien typique : il y a la passion amoureuse, et il y a le devoir ; Dorante est déchiré, mais il s'élève à la grandeur du refus amoureux au nom du devoir ; ce faisant, il allume en Mélisse un surcroît de passion. Mais tout cela se dit cette fois dans une comédie pleine de mensonges, une *Suite du menteur*, comme dit le titre, et alors que Lyse et Cliton, les réalistes systématiques écoutent. En plus, en mettant des doutes de jalouse dans le cœur de Mélisse, Corneille déboulonne déjà en partie le face-à-face cornélien, ou Pauline torture Sévère, ou Rodrigue fait souffrir Chimène, ou Cinna et Émilie s'affrontent et se dépassent l'un l'autre de façon spectaculaire. Comment un habitué de Corneille peut-il ne pas être saisi par des passages semblables qui sont faits pour tout bouleverser et produire un effet de surprise chez un auteur qui pratique la surprise depuis

toujours et même en fait un élément essentiel du plaisir de son art.

Il me semble presque comique que les grands interprètes des œuvres de Corneille semblent incapables de faire une lecture intertextuelle (c'est pourtant une sorte de dogme universitaire) et faire jouer les comédies comme celle-ci et les tragédies. Dire que Corneille les y invite est trop peu : par ses mises en abyme, par ces citations évidentes, par ses mises en scène, il les y oblige. Mais ils (et je pense par exemple à un grand comme Forestier) ne le font pas. Couton signale, de temps en temps dans les notes, qu'il y a anguille sous roche, mais il ne va pas plus loin et certes ne suggère pas que Corneille pourrait être assez moralisateur dans ces grandes pièces.

Dans la suivante, par un coup de théâtre, Philiste puis Cléandre arrivent sur scène. Tout est en place pour la dernière révélation. Je ne peux m'empêcher de croire que Corneille rit dans sa barbe en utilisant cette invention. « Le Ciel à propos nous l'envoie. » fait-il dire à Mélisse. Le Ciel, je veux bien, mais dans les faits, les faits de la pièce, c'est-à-dire l'auteur, le créateur de ce monde, qui est le Ciel.

Dans la dernière scène de la pièce, le discours initial de Mélisse est fort beau, et fort discret. Je trouve cela magistral. Et le jeu de mots qui organise les discours de Philiste est lui aussi magnifique. Certes la scène est convenue, mais je trouve que Corneille s'en tire bien en créant une dernière surprise qui trouble la fin qu'il faut à cette comédie. Admirable. Mais je rappelle que ces gens cachent le meurtre de Florange : Philiste est un honnête homme de la même trempe que Doraste, Cléandre et Mélisse.

J'ajoute que le long passage coupé par Corneille aurait rendu la pièce encore plus légère, à mon sens. En tout cas, on y dit en passant que cette nouvelle aventure aurait pu devenir elle aussi une pièce de théâtre. Évidemment, il faudrait cacher le fait que Florange est mort, mais justement on y verrait encore mieux qu'il y a une sorte de fausseté fondamentale dans ce récit, une fausseté qui fait que l'amour de Dorante et de Mélisse est bel et bien *La Suite du Menteur*. « Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir, / Je vous donne en passant cet avis, et bonsoir. » En tout cas, je signale, au cas où on ne l'aurait pas remarqué, que la dernière remarque de Cliton brise le quatrième mur, comme on dit, et signale que tout est une illusion comique.